



Pour continuer de faire vivre la mémoire de Bertrand Sebileau qui nous a quittés en 2019, MJ, l'année de ses 50 ans, a choisi de publier son autobiographie entamée quelques mois avant de partir. Après ses 20 premières années, le récit se concentre cette fois sur son raid en Afrique en XT fin 1981. L'African Raid Gai, comme il l'appelait, clin d'œil au reggae qu'il appréciait.

Par Bertrand Sebileau, photos archives BT

## Gorge sèche

Il faut impérativement camper ce soir avant la Marcouba. C'est un passage de sable mou très difficile, que l'on franchit mieux à l'aube, après que le froid de la nuit a durci le sol. Je bats des records de lenteur sur les quatre-vingts kilomètres qui me séparent du but. J'ai les yeux rivés trois mètres devant ma moto, fouillant le sol pour déjouer le moindre piège, éviter la plus petite pierre. C'est épuisant.

C'est Noël aussi. Et, contre toute attente, nous aurons notre cadeau. Quand je retrouve Georges et Rémy, partis devant pour préparer le campement, ils sont en compagnie de trois Français, voyageurs en Land Rover. Et le présent que nous offrent ces derniers est, dans la circonstance, ce qui pouvait nous faire le plus plaisir : ils nous invitent à fêter le réveillon ensemble et à partager leur repas. Il nous restait trois boîtes de sardines algériennes pour célébrer cette grande fête. Notre campement se niche dans un oued asséché, parsemé d'épineux. Notre feu illumine de gros rochers noirs, plantés dans le sable, derrière nous. Nous confectionnons notre sapin de Noël en enroulant des guirlandes de papier toilette rose et bleu sur un petit épineux. Le magnétophone de nos hôtes distille notre musique, car nous avons conservé nos cassettes. Et, en tee-shirt, nous festoyons dans la bonne humeur, alors que notre feu



Vue aérienne des environs d'Anafis au Mali. L'esprit des pionniers du Paris-Dakar est tout proche (photo Flickr).

ajoute des étoiles colorées dans des tourbillons d'étincelles.

### Un enfer ce terrain

À l'aube, je pars devant pour compenser mon allure d'escargot. Les rochers du campement disparaissent alors que je m'engage sur une plaine grise, qui aurait pu être lunaire sans quelques buissons d'épineux ici et là. Les premiers bancs de sable m'annoncent le fameux passage de la Marcouba. Comme on me l'a conseillé, je laisse la piste sur ma gauche évitant ainsi le sable le plus profond. Avec ma roue tordue, ce terrain devient un enfer. Avec une moto chargée, pour bien passer sur le sable, il faut conserver de la vitesse sur le troisième ou quatrième

rapport. Il suffit ensuite de bien tenir le guidon et de franchir l'obstacle en accélération. Au ralenti, je négocie le premier passage, et je chute, embarqué par le poids. Je déleste la moto de ses bagages et la relève. Le chargement remis en place, je repars pour m'étaler dix mètres plus loin. Ça commence bien ! Georges me rattrape alors que j'ôtai les premiers tendeurs. J'abandonne avec plaisir cette corvée désormais inutile, car à deux, la moto se redresse plus aisément. Trente coups de kick pour redémarrer, car évidemment, le carburateur s'est vidé de son essence et je parviens à m'extirper du piège. [...] Je couche la moto, mais un des fourreaux reste recouvert de sable. J'essaye de

surélever la moto, de creuser le sable, je m'épuise, j'ai soif. Après deux heures de lutte, je parviens enfin à visser l'axe de roue.

J'ai très très soif. Je repars, priant le Ciel que mon calvaire s'arrête ici. Et cette piste que je ne retrouve pas, ça n'est pas normal. Si en plus je me suis perdu, c'est le bouquet ! Ah ! La piste est là.

Je n'ai pas pu m'empêcher de crier. Les kilomètres défilent lentement et je ne peux même pas admirer le paysage. Je ressens la tôle ondulée et souffre comme si j'étais la jante pliée. Ma vitesse tombe à dix ou vingt kilomètres à l'heure. Je m'arrête régulièrement et resserre mes rayons, car le voile s'accroît.

Je laisse également refroidir le moteur qui chauffe dans cette fournaise à mon allure de sénateur. Je ne fume même plus la traditionnelle cigarette de chaque pause. Ma gorge est trop sèche. J'ai la langue pâteuse quand enfin je retrouve Rémy et Georges à Anéfis, dernier village avant Gao. Je ne leur demande qu'une chose, de l'eau, et je descends d'un coup une gourde pleine, avant de leur raconter mes mésaventures. Ils ont eu le temps de s'inquiéter en cinq heures d'attente. Une mama leur a cuit du riz et ils ont pu acheter au poste de police une boîte de *corned-beef*.

Je me restaure avidement Mais pas le temps de rêver, quelques heures de selle m'attendent encore.

### Prospection pour une jante (récit de Rémy)

Laissant Georges assister Bertrand pour les derniers cent quatre-vingts kilomètres qui nous séparent de Gao, je pars en éclaircur. Déjà, j'envisage plusieurs solutions : joindre Mondial Assistance pour qu'ils nous fassent parvenir une nouvelle jante ou attendre dix jours le passage du rallye Paris-Dakar et bénéficier de l'assistance course usine Yamaha. Dans les deux cas, le délai de la réparation est bien long et, en voyage, quand on perd du temps, c'est la punition. Le soleil est encore bas dans le ciel quand j'enfourche ma moto, abandonnant le campement improvisé la veille, sous un immense acacia planté dans le sable. Cet arbre est le roi dans cette région sahélienne. Où il a su s'adapter à merveille à la sécheresse et à la chaleur. C'est un buisson ou un arbre rempli de longues épines, ennemies jurées de tous les pneus et responsables de la plupart des crevaisons. Le cœur chargé d'espoir, Bertrand regarde s'évanouir le nuage de poussière à l'horizon. De mon côté, je suis conscient que la partie n'est pas encore gagnée. ▲

**Je déleste la moto de ses bagages et la relève. Le chargement remis en place, je repars pour m'étaler de nouveau dix mètres plus loin... »**